

que celui du genre de mort. Cette frayeur, qui retient le renard, n'est alors ni machinale, ni inactive ; il n'est point de tentative qu'il ne fasse pour s'arracher au péril ; tant qu'il lui reste des ongles, il travaille à se faire une nouvelle issue, par laquelle il échappe souvent aux embûches du chasseur. Si quelque lapin enfermé avec lui dans le terrier, vient à se prendre à l'un des pièges, ou si quelque autre hasard le détend, l'animal juge que la machine a fait son effet, et il y passe hardiment et sûrement.

On détruit partout les renards avec persistance ; le plus communément on se sert de pièges, tels que les traquenards, les fosses recouvertes de branchages, dans lesquelles une proie sert à attirer l'animal ; les appâts empoisonnés sont aussi employés ; la chasse à l'affût exige une complète immobilité et le silence le plus absolu ; très souvent on l'enferme dans son terrier ; mais la chasse à course est sans contredit la plus intéressante. Au jour fixé, quand on est certain que le renard est parti pour la maraude, on bouche soigneusement tous ses terriers. Puis, les chiens, mis en quête, ont bientôt découvert la retraite du carnassier ; il est lancé. Tout d'abord celui-ci se précipite vers son terrier ; le trouvant bouché, il reprend sa course, et après de nombreux détours, revient de nouveau à son gîte. Comprenant qu'il lui est impossible de s'y réfugier, il se lance enfin, à travers bois et champs, défiant les chiens de vitesse ; les haies, les buissons, les fourrés épais, livrent passage à son corps souple, tandis que les chiens ne peuvent y pénétrer qu'avec peine ; les fossés qu'il franchit, les rochers derrière lesquels il peut brusquement changer de direction, tout, par lui, est mis en œuvre pour mettre les chiens en défaut et faciliter sa fuite. Vains efforts, stratagèmes inutiles, la meute redouble d'ardeur et ne s'arrête qu'après avoir vaincu le renard qui finit par tomber de fatigue.

Cette chasse à course est surtout pratiquée en Angleterre où elle devient un événement dont tous les détails sont enregistrés par les feuilles publiques.

Pris jeune, le renard s'élève facilement et semble même s'attacher à son maître, qu'il reconnaît de loin et devant lequel il gambade comme un chien.

Voici une historiette racontée par J. Franklin, dans sa " Vie des animaux ". " Un médecin anglais établi dans un des comtés du Nord, le docteur M..., avait un renard qui avait complètement renoncé à la vie des forêts. L'animal était parfaitement apprivoisé, connaissait la voix de son maître et lui obéissait comme un chien. La puissance de l'homme sur les autres êtres organisés est si grande, qu'elle met la paix entre des ennemis naturels. Le docteur avait habitué son renard à dîner toujours en société d'un chien et d'une poule. Les trois animaux mangeaient dans la même assiette et jamais la moindre contestation ne s'élevait entre eux. Le renard jouissait d'une parfaite liberté dans la maison, il en profitait pour s'échapper de temps en temps ; mais il revenait toujours au domicile après une absence plus ou moins longue. Le seul malheur était que, dans ces excursions, le renard, rendu à ses goûts primitifs, faisait une guerre souvent désastreuse aux basses-cours du voisinage. Le docteur payait les dégâts commis par son pensionnaire. Mais un jour le renard s'introduisit chez un gentilhomme bourru, qui, ignorant ou feignant d'ignorer la qualité de l'animal, attestée cependant par son collier de cuivre, le tua d'un coup de feu. "

La peau du renard tué en hiver, fait de bonnes fourrures.

L'Isatis ou renard bleu, qui se trouve dans l'Amérique septentrionale, gris roux ou gris noirâtre en été, prend en novembre une fourrure blanche, tonflue, moelleuse, qui a une grande valeur dans le commerce ; cette espèce se rencontre aussi dans les contrées froides qui avoisinent les mers glaciales de l'ancien Continent, principalement en Norvège et en Sibérie.

LE CHACAL

Le chacal, plus petit que le loup, plus grand que le renard, ressemble au premier par les couleurs et au second par la queue, quoique plus courte. Il est très répandu dans l'Asie-Mineure et en Afrique, depuis la côte de Barbarie jusqu'au Sénégal. Il vit en troupes, se creuse des terriers et cause des dégâts considérables dans les contrées où il s'est multiplié, soit en déterrants les morts, soit en pénétrant dans les étables où il dévore jusqu'aux cuirs des harnais, lorsqu'il ne trouve pas d'autre nourriture. Il fait entendre, pendant la nuit, une sorte de hurlement lugubre et plaintif qui frappe d'épouvante les voyageurs. En général, il n'attaque pas l'homme. Il se nourrit le plus souvent d'animaux morts, abandonnés par les lions et par les autres grandes espèces ; aussi exhale-t-il une odeur forte et désagréable.

Quelques naturalistes ont prétendu que les chacals pouvaient être considérés comme la souche de nos chiens domestiques. En réalité, il y a entre le caractère du chacal et celui du chien, beaucoup de ressemblance. Quoiqu'il en soit, le chacal passe pour le plus hardi et le plus importun de la famille des chiens. Il recherche le voisinage des habitations, s'introduit dans les villages et jusque dans l'intérieur des maisons pour y piller tout ce qui s'y trouve. L'histoire suivante, dont quelques-uns pourront mettre en doute l'authenticité, surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Nous la donnons telle qu'elle a été écrite par Bombonnel, le fameux tueur de panthères.

" Fatigué de courir sans jamais rien rencontrer, dit Bombonnel, je me disposais à plier bagage, lorsqu'un Arabe me dit : "Tu devrais bien venir tuer des sangliers qui dévastent mon jardin ; ils m'ont mangé mon maïs ; aujourd'hui, c'est le tour de mes pommes de terre et de mes pastèques qui commencent à mûrir." Je consentis à m'embusquer dans son jardin et à faire le guet jusqu'au soir.

" Quelques minutes avant le coucher du soleil, il y avait environ trois quarts d'heure que j'attendais, je vis arriver un gros chacal, qui se dirigea vers une pastèque. Il en fit le tour, et la flaira de tous côtés très attentivement, alla près d'une seconde qu'il flaira de même, puis d'une troisième qui parut enfin lui convenir ; car, après s'être assis et avoir regardé tout autour de lui, il se mit à en ronger la queue, qui fut promptement détachée du pied. Mon rusé compère alors, la poussant du nez, la fit rouler devant lui, tout en s'arrêtant de temps à autre pour s'assurer si personne ne venait.

" J'ai oublié de dire que ce jardin était situé dans un contre-bas, et que de toutes parts il était clos par des talus en pente douce. La difficulté pour mon chacal, était d'en sortir avec son fardeau. Il avait déjà parcouru cinq ou six mètres, en faisant rouler la pastèque devant lui, lorsque la pente devenant plus rapide, elle lui échappa et vint rebondir au milieu du jardin. Il y fut aussitôt qu'elle, et sans se décourager, il recommença la même manœuvre ; seulement, arrivé au pied de la montée, il prit dans ses dents la queue de la pastèque et avança péniblement à reculons, en traînant ce lourd fardeau qui devait bien peser sept à huit livres.

" Il avait déjà fait plus du double de chemin que la première fois ; l'heureux voleur allait disparaître dans les broussailles, lorsque je vis revenir au grand galop la pastèque : il la suivait de près. L'ayant tournée et retournée en tous sens, s'étant assuré que la queue s'était rompue et qu'il ne restait pas la moindre brindille par où il pût la ressaisir, mon chacal, désappointé, se mit sur son derrière pour se reposer un peu de ses fatigues. Je risais dans ma barbe de son embarras, et, curieux de voir comment il se tirerait d'affaire, je priai saint Hubert d'éloigner les sangliers qui auraient pu venir nous déranger. Je supposais mon gaillard à bout de science ; mais il avait dans son sac à malices plus d'une ressource encore.

" Il poussa un cri qui tenait de l'aboïement du chien ; un autre cri lui répondit à 300 mètres environ de distance, et quelques secondes après, un chacal arriva à son secours. Mes deux compères se mirent ensemble à flairer la pastèque comme pour prendre leurs dispositions, puis la chassant devant leurs museaux placés de front, ils gravirent lentement le talus. Depuis un moment, ils avaient disparu : je les croyais sauvés et déjà les félicitais intérieurement d'un succès si bien mérité, lorsque le melon de malheur revint de plus belle rouler et bondir au fond du ravin.

" Arrivant tout aussitôt que lui, les deux chacals se regardent, semblent se consulter, puis le poussent jusqu'au pied du talus. L'un alors prend le fruit entre ses pattes, et, se couchant sur le dos, le porte sur son ventre ; l'autre après avoir inspecté minutieusement l'état du chargement, s'approche de son camarade, entrelace ses mâchoires avec les siennes, tire, tire..., et voilà le traineau qui marche. L'un tirant ainsi et montant à reculons, l'autre n'ayant qu'un souci, ne pas laisser échapper son précieux fardeau, tous deux parvinrent sans encombre, mais non sans peine, au haut du talus et disparurent."

Le capitaine Pracasse, (amené par un ami qui a la réputation d'être avare), à sa voisine qu'il ne connaît pas.—Ce vieux Grippesou fait bien les choses. Ce dîner doit lui coûter \$10 pièce.

Sa voisine.—Il coûte exactement \$7.50 par tête.

Le capitaine.—Comment pouvez-vous connaître le prix exact ?

Sa voisine.—Je suis mademoiselle Grippesou.